



Estela de Carlotto

Leur lutte est emblématique du combat pour les disparus d'Argentine. Depuis près de 40 ans, celles que la dictature surnommait « les folles de la place de Mai » tournent inlassablement en mémoire des petits-enfants qui leur ont été volés sous le régime de la junte militaire et se battent pour qu'ils soient rendus à leurs familles.

Une famille détruite par la dictature

Mon combat pour la justice et la recherche des disparus a commencé le 1er août 1977 lorsque mon mari, Guido Carlotto, a été enlevé par les forces armées conjointes et de sécurité. « Disparu » pendant 25 jours avant d'être libéré, il a été violemment torturé et persécuté dans le but d'obtenir des informations sur nos filles, Laura et Claudia, toutes deux militantes politiques, étudiantes et opposantes au régime dictatorial. J'ai repris la lutte lorsque ma fille aînée, Laura Estrela, a été enlevée avec son compagnon le 26 novembre 1977. J'étais seule, ignorante, j'avais peur, je souffrais et j'ai recommencé à frapper aux portes de ceux qui, d'après moi, auraient pu me donner des nouvelles d'eux. Personne n'a pu ou n'a voulu m'aider. Dans les premiers mois de 1978, j'ai appris que Laura était enceinte lorsqu'elle avait été arrêtée. J'ai alors su que, dans ma ville, La Plata, capitale de la province de Buenos Aires, il existait un groupe de femmes qui recherchaient leurs proches, et je les ai rejointes.

La première fois que je suis allée sur la place de Mai avec les Grands-mères de la ville de La Plata où je vis, je tremblais comme une feuille. Il y avait tellement de militaires, tellement de chevaux, tellement de fusils. Mais les Grands-mères continuaient à marcher et me disaient : « Il ne va rien t'arriver, continue, n'aie pas peur, on est ensemble ». Encore aujourd'hui, on continue de se soutenir et à se donner la main comme des sœurs.

« Encore aujourd’hui, on continue de se soutenir et de se donner la main comme des sœurs. »

Nous avons toutes fait le même parcours. Nous étions allées dans des orphelinats, des tribunaux, des ministères, des églises et, à chaque fois, nous nous étions heurtées au silence ou à l’indifférence. Au début, nous nous réunissions en cachette parce que la dictature continuait de persécuter les dissidents. Nous nous sommes organisées en groupes de travail, nous avons commencé à voyager dans d’autres pays pour faire savoir ce qui se passait en Argentine et nous avons reçu l’appui et la solidarité de plusieurs gouvernements, organisations et personnalités. Moyennant quoi, nous avons commencé à obtenir nos premiers succès. Laura a donné naissance à un garçon le 26 juin 1978 dans un centre de détention clandestin. Elle l’a appelé Guido, comme son père. Elle ne l’a eu dans les bras que durant quelques heures. Le 25 août 1978, après neuf mois de captivité, elle a été assassinée et son corps a été déposé dans une garnison de police où il nous a été rendu. Laura avait 23 ans. Son enfant est le petit-fils que je cherche depuis 36 ans aux côtés des autres Grands-mères de la place de Mai.

Un combat qui n’aura pas été vain

Les Grands-mères ont obtenu de nombreux succès compte tenu des multiples obstacles qu’il a fallu surmonter pour retrouver leurs petits-enfants enlevés par la dictature. Parmi ces succès, il y a eu la mise en place d’une méthode d’identification génétique. Nous ne pouvions pas utiliser le sang des parents pour les identifier. Nous avons alors dû nous débrouiller avec le nôtre et celui de nos proches dans le cercle familial pour savoir si un enfant était le petit-fils ou la petite-fille que nous recherchions. Un groupe de scientifiques, émus par notre combat, a travaillé pendant près de deux ans pour mettre en place ce qu’on a alors appelé « l’indice de grand-parentalité ». D’importantes avancées ont également été obtenues sur le plan juridique. Nous avons été à l’origine de l’inclusion de trois articles relatifs à l’identité dans la Convention internationale des droits de l’enfant. Cela a été une reconnaissance importante, de

même que la promulgation de lois sur l’adoption et d’autres règlements visant à protéger le droit à l’identité. Nous avons également laissé notre empreinte en matière de psychologie. Contrairement à ce que la plupart des gens pensaient il y a quelques années à peine, nous avons réussi à faire accepter l’idée que seule la vérité peut atténuer la terrible douleur que provoque chez un individu le fait d’avoir été enlevé des bras de sa mère avant même de savoir parler, ce qui donne lieu à un traumatisme difficilement mesurable.

« Pour que plus jamais ne se reproduise un tel crime »

Nous continuons à rechercher des centaines de petits-enfants, dont le mien, qui vivent toujours sous une identité qu’on leur a imposée, avec un faux nom et, pour beaucoup, une histoire inventée. C’est pour cette raison que nous continuons à faire connaître notre combat et à nous réunir pour que celles et ceux qui pensent être des enfants de disparus viennent vers nous. C’est également pour cela que nous poursuivons notre quête de justice, pour nos enfants et nos petits-enfants, en intervenant en tant que plaignants dans les procès pour crime contre l’humanité qui ont lieu depuis quelques années en Argentine. C’est pour cela que nous continuons à avancer, avec les forces qu’il nous reste, pour que notre message soit entendu et pour que plus jamais ne se reproduise nulle part dans le monde un crime aussi choquant que l’enlèvement d’enfants pour des raisons politiques.

Je crois que cela vaut la peine de se battre pour ce que l’on considère juste et de le faire avec amour, sans haine, sans désir de vengeance, mais avec fermeté, en assumant intelligemment les défis qui se présentent afin de les résoudre petit à petit, collectivement. Il y a beaucoup à faire en termes de droits de l’homme. L’élargissement de la portée des droits de l’homme pour toutes et tous est un impératif auquel aucun citoyen responsable ne peut échapper aujourd’hui. ●

Seigneur Jésus,

Tu nous as appris à prier en nous adressant au « Père qui est aux cieux ».

Mais aujourd’hui je voudrais t’adresser ma prière à toi, car tout comme moi, en prison tu as connu la torture, les vexations, la dégradation de la dignité, l’angoisse jusqu’à la désolation de l’âme.

Je voudrais t’ouvrir mon cœur et te dire combien nous avons honte à cause de tout ce que nos semblables humains t’ont fait en arrivant à la limite de te clouer sur la croix pour te donner une mort lente au milieu de souffrances atroces.

J’ai assez appris pour arriver à comprendre le degré de ta peine.

Je te rends grâce de m’avoir soutenu, encouragé et d’avoir été avec moi.

À chaque pas de douleur sur le chemin de l’épreuve j’ai ressenti ta présence.

Ce chemin-là n’était pas nouveau. Tu étais passé par là avant moi et ton esprit m’entourait en me disant : tu es à présent dans l’affliction, mais aie confiance, j’ai vaincu le monde !

Merci, Seigneur de nous porter dans tes bras !

Amen.

Miguel Brun

Pasteur, théologien, rescapé de la torture en Uruguay, réfugié en France depuis 1973